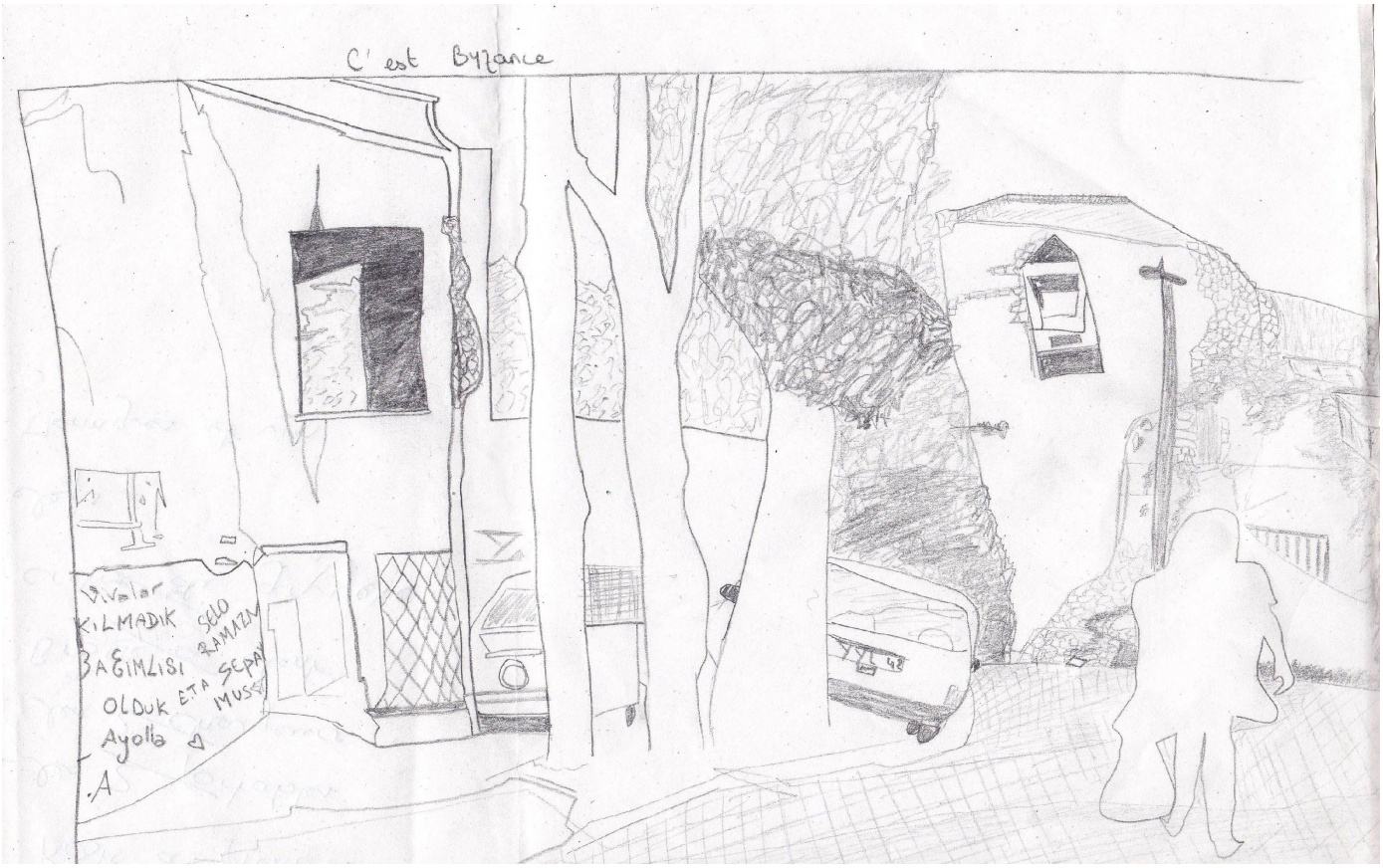
Divroad



Camille Le Jeune, promotion I
Bachelor Théâtre, Manufacture
Mars 2018

« Poupoupourpeupeupeuouour encore ce train sanglot des jours anci-ens dont on ne se souvient fermer les yeux respirer lèvres tendues pour un baiser regard triste les yeux ouverts piano ça a commencé bien avant la nuit des temps je déteste uittemps vive l'amououour ce doux refrain je le chanterai à pleine voix quand je me retrouverai sous les feux de la rampe »

Ulysse, James Joyce

Départ...

Tout ça a commencé à cause d'une pure coïncidence. Je veux dire ce voyage, et cet amour qui est né pour un lieu qui m'est étranger, pour une culture qui m'est étrangère et pour une langue qui n'est pas la mienne.

Oui, une coïncidence, parfaitement.
Comme si j'avais fait partie des pièces d'un puzzle sans le savoir, et que tout se dessinait devant mes yeux, comme prise dans un agréable tourbillon.

Ce puzzle, on va lui donner un nom, il s'appelle *Brest, c'est Byzance*.
Ce titre je l'ai emprunté à une chanson du groupe brestois Electric Bazar Cie, mais il y a une bonne raison :

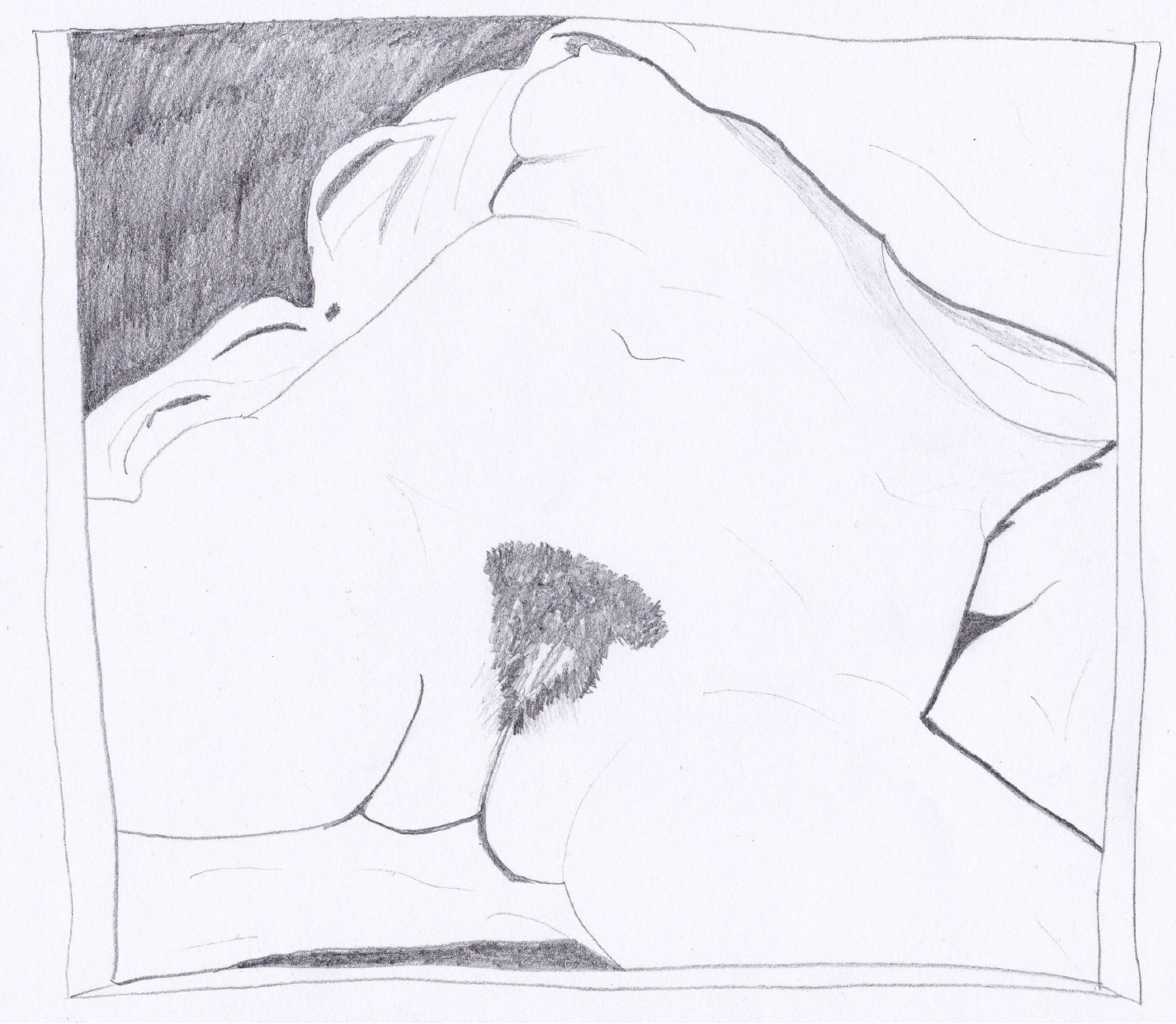
En 2008, je suis arrivée à Brest pour commencer deux ans de classe préparatoire aux grandes écoles littéraires, qu'on appelle aussi Hypokhâgne puis Khâgne. J'ai découvert la ville de Brest pendant ces deux ans, son ambiance, ses rues, son côté glauque parfois, le caractère des Brestois, l'Histoire de cette ville, la vie des quartiers. J'ai découvert la chanson *Brest, c'est Byzance*, et on en a presque fait un hymne avec mes colocataires.

Durant ma deuxième année brestoise, en Histoire on étudiait le bassin méditerranéen de 1850 à 1946, et c'est pendant ces cours que j'ai découvert l'Histoire de l'Empire Ottoman et dans la foulée le Traité de Lausanne de 1923 qui a redessiné la carte de la nouvelle Turquie et généré de fortes migrations de population. Je ne suis pas sûre qu'à l'époque je savais précisément situer Lausanne sur une carte, et maintenant j'y vis.

C'est Byzance, l'expression de l'abondance, de la richesse, désigne la ville qui, aujourd'hui, a pour nom Istanbul.

Avant de commencer ce voyage, avant de partir et de dire Istanbul, la route, le bateau, avant de parler d'écume, je veux remercier l'origine de cette réflexion : la chanson.

L'origine, du latin *origo*, la source, tient comme sens commencement, début.
En 1866, Gustave Courbet, peintre et sculpteur français, réalise *l'Origine du Monde*, un tableau commandé par le diplomate Turc, Khalil Bey.
Oui, Turc... !



Le sexe de la femme : là où tout commence. Notre tout premier voyage est celui de notre naissance. On vient du ventre de notre mère, c'est notre origine, notre début, et c'est un voyage à sens unique.

« Ce qui est sûr c'est que sans nous ils seraient pas sur terre du tout ils savent pas ce que c'est que d'être une femme et une mère comment le pourraientils où seraientils tous s'ils avaient pas tous eu une mère pour s'occuper d'eux »[1]

[1] *Ulysse*, James Joyce

Sa mère lui a donné naissance
Dans la parfaite indifférence
D'un coin sombre de Recouvrance
Au premier jour de son enfance
C'est là le comble de la malchance
Son père s'est fait trouer la panse.

Toute sa jeunesse s'est passée
Dans les ruelles du quartier
Que jamais elle n'avait quitté.

C'est dans les kebabs et les troquets
Qu'elle a été scolarisée
C'est les crevards et les paumés
Qui l'ont élevée.

Car elle n'a jamais eu le choix
Et c'est rive droite qu'elle finira
Car elle n'a jamais eu le choix
Et c'est rive droite qu'elle finira

Lalalalalalalalala lalalalalalalalalalalalala lalalala

Des histoires glauques, j'en ai des tas
Et pas plus loin qu'en bas de chez moi
Rajoutez la pluie à tout ça,
Voyez l'ambiance !

Pourtant la plupart des Brestois
S'ils avaient le choix ne partiraient pas
ça paraît con, mais ils y croient :

Brest, c'est Byzance ![2]

[2] *Brest, c'est Byzance*, Electric Bazar Cie

Entre 2008 et 2010 je me suis donc retrouvée liée, d'une étrange manière, à Brest, à Lausanne et à Istanbul.

Il s'agit bien d'une coïncidence, et j'aurais très bien pu ne jamais la voir, et continuer mon petit bonhomme de chemin, oui.
Mais le problème, c'est que je l'ai vue.

« A chaque tournant, le monde se recompose. Et c'est ça que ça veut dire cosmos en grec. Ça veut dire ordre et structure. Ordre et beauté. »[3]

Et je n'en dors plus. Ou quand je dors, j'en rêve... Surtout depuis que je suis à Lausanne. Alors là, c'est comme si les forces du cosmos, -oui, oui, du cosmos- , s'étaient rassemblées en moi, ici.
Non, parce qu'il faudrait tout de même souligner que Lausanne se trouve à équidistance de Brest et d'Istanbul, et ça je ne l'invente pas.

[3] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

Peut-être pas tout à fait équidistance, mais si on traçait un trait sur la carte pour relier Brest à Istanbul, Lausanne serait sur le trait, et presque au milieu.

Et, au détour d'une rencontre amoureuse, quelques années plus tard, une fois déjà installée à Lausanne d'ailleurs, (comme quoi, quand je parle du cosmos, je n'exagère rien...) j'ai décidé d'apprendre le turc, la langue maternelle dudit amour.
J'ai découvert l'alphabet turc, les mots, les structures des phrases, les expressions, l'amusement de voir l'intraduisibilité de certaines expressions, les détours qu'il faut employer pour passer d'une langue à l'autre.

« On ne parle jamais qu'une seule langue
On ne parle jamais une seule langue. »[4]

[4] *Le monolinguisme de l'autre*, Jacques Derrida

J'ai découvert la musique turque, les chansons, les films et à travers eux les paysages d'Istanbul et de la Turquie. Je me suis faite surprendre par des éclats de joie quand, dans un dialogue de film, ou dans une chanson, ou dans un poème, ou dans un livre, je reconnaissais un mot, je comprenais une phrase, ou un petit quelque chose, ou même un petit rien.

«Pour déchiffrer une langue inconnue, comme pour briser un code, il en faut au moins une autre, avec des points de comparaison stables. »[5]
Une bouffée grande et large s'emparait alors de moi, et j'avais l'impression qu'elle me traversait et me saisissait dans les moindres recoins de mon corps ; elle me réchauffait le cœur.

Je me suis surprise à me voir dans les paysages qui défilaient sous mes yeux, sur l'écran, à avoir l'impression de connaître, comme mes amis, les chanteurs, les acteurs qui jouaient sous mes yeux, à penser que j'avais déjà mis les pieds là-bas, tellement le désir d'y être, de traverser cet écran, était fort.

Même si l'amour pour ce garçon n'aura pas duré très long, celui pour sa culture s'est inscrit dans mes veines.

Je me rappelle ce proverbe africain qui dit : « Là où le cœur est, les pieds n'hésitent pas à y aller. »
Et je ne peux que lui donner raison.

Un jour, en septembre 2016, alors que j'étais à Lausanne, il s'est passé quelque chose.
J'ai écrit, comme un indice, le

Jeudi 8 septembre

Envie de partir et de pas partir.

Et le

Mardi 13 septembre

Il est 4h23. Ça fait au moins 2h30 que je suis face à un dilemme de malade.

Est-ce que demain je pars à Istanbul, ou pas ?
Demain, c'est-à-dire dans quelques heures.

Que fais-je ???

[5] *Après Babel, traduire*, Barbara Cassin

C'était étrange, ce moment, vraiment. Tout d'un coup, je prenais conscience de combien c'était facile. Qu'il suffisait que j'entre mon code de carte bleue, et hop je pouvais être à Istanbul. Que je pouvais être à Istanbul plus rapidement et pour moins cher que si j'avais voulu aller à Brest. Ou chez moi, auprès de ma famille.

Parce que je ne suis pas de Brest, j'y ai vécu deux ans, j'y étais déjà allée de temps en temps comme ça avant, mais j'habite à 1h et quart de Brest environ. Je n'habite même pas dans le Finistère, je suis à la limite, côté Côtes d'Armor. Je viens du Bro Dreger, le pays du Trégor. Je suis Trégoroise, quoi.

Et oui, étrange de me dire que je pouvais aller plus facilement à Istanbul qu'en Bretagne.
Je ne savais pas si j'étais prête. Prête à quoi ? Pourquoi est-ce que j'aurais besoin d'être prête pour découvrir une ville ? Et puis surtout cette ville qui me faisait tant rêver depuis des mois, depuis des années !
Peut-être la peur. La peur de décevoir mon amour. Mon amour, oui. Parce que ça c'était, c'est de l'amour, je pense. Pourquoi on pourrait parler d'amour seulement pour des personnes ? Bien sûr qu'on a le droit de parler d'amour pour une ville, pour une langue, pour une culture, pour une histoire, pour une ambiance, une atmosphère, pour des couleurs, pour des saveurs, pour des odeurs, pour des paysages, pour des pierres, pour la terre, pour le sable, pour la mer, pour des peintures, pour des mirages, pour des tissus, pour des visages, pour des bruits, pour des sons, pour la chaleur et le froid, pour le sec, l'humide, le brûlant, pour la joie, pour la musique, pour des rires, pour des cris, pour des regards, pour des sourires

L'amour n'attend pas !

Je regardais défiler les paysages sous moi, les montagnes, les lacs, le vert, le marron, les Balkans.

« J'ai toujours su qu'on finirait par s'en aller »[6]

J'ai montré mon passeport, un coup d'œil, un coup de tampon, et j'ai franchi la porte. J'ai échangé mon argent et je suis allée prendre le métro. C'était facile, c'était normal.
J'avais un peu chaud, mais je ne voulais pas enlever ma veste, je ne savais pas si ça se faisait ou pas de montrer mes aisselles. Au fur et à mesure qu'on avançait, il y a avait de plus en plus de monde. Je n'avais pas de place assise, je me tenais à la barre du plafond. J'essayais de comprendre ce que les gens disaient autour de moi. Enfin, pas comprendre, mais reconnaître. C'était si différent de ce que j'avais répété moi devant mon livre de la méthode Assimil. Je regardais les noms des stations et j'essayais de répéter dans ma tête ce que la voix du métro disait.

« L'exil oblige à abandonner la langue maternelle. Terre des pères, langue des mères : c'est avec la langue de l'autre que l'on se fait une nouvelle patrie. »[7]

Je croisais des regards. Je regardais Istanbul par les fenêtres du métro, tous ces immeubles à perte de vue. Je suis descendue, je suis sortie de la station pour prendre un tram. Sur le bout de chemin, je faisais comme si je connaissais bien. J'avais bien noté mon itinéraire, et je voulais me fondre dans le

[6] *Ulysse*, James Joyce
[7] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

paysage, faire comme si j'étais d'ici, faire comme si j'étais chez moi, qu'on ne se dise pas que j'étais étrangère, vierge de cette ville.

« Les Grecs, qui désignaient d'un seul et même terme, *logos*, le langage, la raison et leur langue, l'appelaient (l'autre, celui qui ne parle pas comme moi) « barbare ». Le mot est forgé sur une onomatopée que l'on trouve dans presque toutes les langues pour désigner cela ou celui qu'on ne comprend pas et dont, du coup, on n'est pas sûr qu'il parle. Barbare, comme blah blah blah, babil, bègue, berbère, comme Babel et Babylone. »[8]
Je ne voulais pas demander mon chemin.

Sur le toit de l'hôtel, avec de tout nouveaux et tout précieux amis. Le muezzin se met à chanter. Le soleil calme ses rayons sur la ville, offre des reflets dorés au Bosphore, fait rougir les minarets.
Istanbul, la « ville monde »[9] d'Istanbul est un paysage que je dirais généreux. Il entre dans ton œil et il va caresser ton cœur.

« Le soir tombe. Nous regardons l'obscurité venue des collines gagner le toit des maisons basses, monter des profondeurs de la ville pour envahir les coupoles des mosquées et finalement conquérir les pointes des minarets, qui jettent encore un dernier éclat particulièrement vif avant de s'éteindre. Personne ne saurait imaginer cette ville. Tant de bâtiments, tant de verts différents. Les cimes des pins haut dans le ciel. Acacias, chênes-lièges, sycomores, eucalyptus, genévriers, lauriers, véritables paradis arborés, pentes ombragées, bosquets où bruissent les ruisseaux et les fontaines. Chaque promenade réserve des surprises, des frayeurs même. Les perspectives changent, comme d'une scène à l'autre dans un spectacle. Une rue bordée de bâtisses aux allures de palais se termine sur un ravin. Tu visites un théâtre et, franchie une porte de vestibule, tu te retrouves dans un petit bois; une autre fois tu t'engages dans une ruelle sombre de plus en plus étroite, tu fais un dernier pas désespéré et passé le coin, tu domines brusquement, comme du haut d'une chaire, un panorama des plus étendus. Tu escalades à n'en plus finir une colline dénudée et débouches dans l'ombre d'une vallée, tu passes sous un portail de maison et te retrouves dans la rue, tu te laisses dériver quelque peu dans un bazar et soudain te voilà entouré de pierres tombales. Car comme la mort elle-même, les cimetières de Constantinople sont au milieu de la vie. Pour chaque disparu, dit-on, on plante un cyprès. Dans leurs ramures épaisses nichent les tourterelles turques. Quand vient la nuit, leurs roucoulements plaintifs cessent et elles partagent la tranquillité des morts. »[10]

Mon deuxième réveil à Istanbul, je veux marcher, aller à la rencontre des chemins.
Les chats, les chiens, les pavés, les tapis à vendre, les thés qui fument, ça tourne, ça descend, je passe sous une arche et me voilà au bord de la grande route, où les voitures roulent vite et sur plusieurs voies.
Je traverse, je suis au bord de l'eau.

Le Bosphore.

---

[8] *Après Babel, traduire*, Barbara Cassin

[9] Ville-monde », terme utilisé par Jean-François Pérouse dans *Istanbul Planète, la ville-monde du XXIè siècle*, la Découverte, 2017, Paris

[10] *Les Émigrants*, Sebald

Ce Bosphore tellement admiré, tellement regardé, tellement imaginé, tellement rêvé, il est là, je peux plonger mes pieds dedans.

« On dirait que je rentre chez moi, mais ce n'est pas chez moi. Peut-être parce que c'est quand je ne suis pas chez moi que j'ai le plus le sentiment d'être chez moi, quelque part comme chez moi. Quand donc est-on chez soi ? »*

Je savais que personne n'était dupe, que ça se voyait que je n'étais pas d'ici. Et pourtant j'avais l'impression que si. Que cet endroit me connaissait, me reconnaissait. Que j'étais revenue.
Revenue ? Revenue. Revenue à un endroit où je n'avais jamais mis les pieds avant. Et oui, revenue, pourtant. J'étais envahie par un sentiment fort, de plénitude, de... Je ne sais pas. Je crois que c'est aussi ce sentiment que Barbara Cassin appelle la nostalgie. Peut-être, oui.

« Ce sentiment envahissant et doux est une fiction choisie qui ne cesse de donner des indices pour qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une fiction, adorable, humaine, un fait de culture. La meilleure manière alors d'être de retour dans la patrie, serait-ce que ce ne soit pas la vôtre ? Une patrie, comme une langue, « ça n'appartient pas ». »[11]

Mais oui, une fiction. Une liberté, même. Quoi, *ma* langue ? Quoi, *ma* patrie ?
J'étais loin d'elles, mais loin ! Et pourtant je me sentais pleinement à ma place. Voilà, c'est ça, j'étais au bon endroit.

« Ziffel : Une chose m'a toujours paru curieuse : qu'on doive aimer d'un amour tout particulier le pays où l'on paie ses impôts. Le fondement du patriotisme, c'est donc savoir se contenter de peu : excellente qualité quand on n'a rien.
Kalle : Ce qui compromet au départ le patriotisme, c'est qu'en somme on n'a pas vraiment le choix. C'est comme si l'on devait aimer à toute force la femme qu'on épouse au lieu d'épouser la femme qu'on aime. Voilà pourquoi je voudrais qu'on me laisse d'abord choisir. Qu'on me présente par exemple un petit bout de France et un coin de la bonne Angleterre, une ou deux montagnes suisses et quelques kilomètres du littoral norvégien : je désignerais ceci ou cela et je dirais : voilà ce que je prends comme patrie ; alors oui je l'apprécierais. Aujourd'hui, c'est comme si vous portiez un amour tout particulier à la fenêtre par laquelle vous êtes tombé par hasard.
Ziffel : C'est un point de vue cynique, un point de vue déraciné : il me plaît.
Kalle : Pourtant, on dit toujours qu'il faut être enraciné quelque part. Je suis convaincu que les seuls êtres qui aient des racines, les arbres, préféreraient ne pas en avoir. Ils pourraient alors prendre l'avion eux aussi. »[12]

C'est une pépite, c'est si précieux, de se sentir au bon endroit. D'arrêter de rêver à un ailleurs, à un demain, mais d'être, juste d'*être,* ici et maintenant.

**La Nostalgie*, Barbara Cassin

[11] Jacques Derrida*, Apprendre à vivre enfin. Entretiens avec Jean Birnbaum* in Barbara Cassin*, La Nostalgie*
[12] *Dialogues d'exilés*, Brecht

Kairos (καιρός) « l'instant T » de l'opportunité : avant c'est trop tôt, et après trop tard.
Cet instant se détache de la linéarité de chronos (le temps physique) comme une dimension parallèle du temps. On ne peut pas mesurer ce moment avec une montre, mais seulement son ressenti. C'est une autre perspective de l'événement et de soi que provoque le kairos.

Lundi 19 septembre

A l'aéroport d'Istanbul Atatürk

Je ne pensais pas que seulement après quatre jours de voyage je pourrais pleurer en partant.
C'était incroyable ce séjour.
I need to come back.
Envie de partir et de pas partir je disais... Là j'avais envie de rester. De rester à Sultanahmed, de rester à Istanbul, de rester en Turquie, au bord de Marmara.
Et demain à 9h je suis à la Manufacture pour ma rentrée en 2è année... Really ?!
Il est 17h20, heure turque, donc une de plus qu'à Lausanne.
Je voulais rester. Saeb, Ali, Marika, Osman... Ils vont tellement, tellement me manquer. Et leurs blagues à tout bout de champ, et rire, rire, rire, et jouer au tavla et fumer la shisha... J'espère tellement, tellement les revoir !

Je viens de regarder les photos dans mon téléphone, et la toute première que j'ai prise était dans la Mosquée Bleue, et quatre jours plus tard, la dernière photo c'était une énorme bouteille/bidon de vin rouge géorgien ramenée en cadeau à Ali par ses amis Iraniens que Saeb et lui avaient rencontrés en Arménie.
Entre la Mosquée et le vin, il y a Istanbul.

Du temps passe.

Du temps passe encore.

Trois mois passent. Je rentre en Bretagne pour les vacances de Noël, et à la gare avant de monter dans le train pour retourner à Lausanne, je pleure.
J'ai du mal à comprendre ce phénomène, c'est la première fois que ça m'arrive.
Je veux dire : pleurer parce que je ne veux pas partir.
Mon dernier départ avait été celui d'Istanbul vers Lausanne, où j'avais aussi pleuré. Mais ce n'était pas pareil. Là, à la gare de Plouaret-Trégor, je savais bien que j'allais revenir, que j'allais revoir mes parents, ma famille, mes proches. Tandis qu'en partant d'Istanbul, je ne savais pas. Donc, j'avais un peu des raisons de pleurer.

Alors, pourquoi je pleure ? Est-ce que c'est que je n'avais pas envie de quitter la Bretagne, le Bro Dreger, ma famille, « les miens » comme on dit ? Ou est-ce que c'est que je n'avais pas envie de retourner à Lausanne ?

Est-ce que j'avais peur du temps qui passe ? Peur qu'en mon absence il puisse se passer des choses, qu'un de mes proches meure et que je ne sois pas là, près de lui.
Mon absence.

Je serai toujours absente, partout ailleurs, sauf ici. Normalement.

« La nostalgie, c'est ce qui fait préférer rentrer chez soi, quitte à y trouver le temps qui passe, la mort et, pire, la vieillesse, plutôt que l'immortalité. »[13]

[13] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

Lors d'un week-end de travail avec Loïc Touzé et Rémy Héritier, on nous a proposé un exercice dans lequel on devait marcher vers un endroit de la salle, du plateau, et sentir qu'on s'en rapprochait. Puis, une fois arrivé, on tournait le dos à cet endroit, et on choisissait un autre endroit vers lequel on devait s'avancer. Et là, on devait marcher en ayant conscience que plus on s'approchait du nouvel endroit, plus on s'éloignait de celui qu'on devait quitter. Puis, l'ultime étape était de quitter de nouveau notre endroit d'arrivée pour un autre endroit mais cette fois en ayant la sensation que plus on s'approchait physiquement de ce nouvel endroit, et donc plus on s'éloignait physiquement de l'endroit qu'on quittait, plus en sensation (ou en conscience) on s'en rapprochait de cet endroit qu'on quittait, et on s'éloignait de celui dont on se rapprochait physiquement.

Je partais de Bretagne, et plus je m'en éloignais physiquement, et plus je sentais qu'au fond de moi je m'en rapprochais. Je ne sais pas si je peux pousser le bouchon et dire qu'alors plus je m'approchais de Lausanne, plus je sentais que je m'en éloignais.
Mais j'ai l'impression de n'avoir jamais été aussi liée à la Bretagne, à chez moi, que depuis ce moment.

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...[14]

Voilà, du temps passe. Je continue mes cours de turc sur internet, je continue de lire, de regarder des films. Mais cette fois, avec les images et les voix, j'avais les odeurs, j'avais l'air sur ma peau, j'avais ma taille de fourmi dans cette ville immense, j'avais le bruit des dés sur le tablier du tavla, le goût du thé brûlant dans la bouche, j'avais l'appel à la prière qui te fait sursauter si tu es juste sous un minaret et qui t'empêche de continuer ta phrase jusqu'à ce que le muezzin ait fini de chanter, ou de te rendormir, suivant l'heure, j'avais les bruits des bateaux qui font la traversée entre Eminönü et Kadıköy, celui des vagues, le brouhaha de la ville, les regards qui se posent.

[14] *Rondel de l'adieu*, Edmond Haraucourt

Et,

ce n'est pas un fossé qui s'est creusé, mais je dirais plutôt un talus qui s'est dressé.
C'est-à-dire que, plus je me rapprochais d'Istanbul, par le biais de mes lectures etc, plus je me rapprochais de Brest, enfin, de la Bretagne.
Comme si l'amour pour l'un ravivait les flammes de l'autre amour, si on veut.
Mais de retourner à Istanbul, oui, c'était décidé. Il le fallait.

Par la terre, par la mer. Me rendre compte de cette ligne sur laquelle je suis en étant à Lausanne et qui relie Brest à Istanbul, l'équidistance, tout ça...
Retrouver Istanbul, revenir sur mes pas.

Et partir à la quête de quelque chose que j'ignore : saurais-je un jour rendre compte de cette ligne, de ces distances, de ces langues et surtout de ce que je ressens quand je suis à un endroit ou à un autre, sur la scène d'un théâtre ?
Je ne sais pas ce que je cherche comme réponse. Je ne sais pas ce qui va m'apparaître pendant ce voyage, et je ne sais pas comment je vais vivre mon « retour » à Istanbul. Je pars, et la seule chose de sûre que je sais, c'est que ce voyage je le fais pour créer huit mois plus tard mon solo à la Manufacture. Je pars en sachant aussi que j'entame comme un dialogue avec moi-même : les rues que je choisirais de traverser, les demi-tours, les arrêts, les bifurcations, les rencontres, la solitude, mes choix de juillet auront un impact sur mes choix scéniques de mars.
Je me dis qu'il faut que je sois « sympa » avec la moi du futur (celle qui écrit en ce moment), trouver assez d'indices, lui laisser suffisamment d'éléments de ma/(mon) (en)quête sur place pour qu'elle puisse écrire un mémoire et créer un solo de 30 minutes.

Lausanne.
Je marche Avenue d'Echallens en direction de Saint Paul. En passant devant la vitrine d'un coiffeur, je remarque une photo sur laquelle le modèle pose avec une grande et longue natte.
Trois mèches de cheveux, chacune avec des nuances de couleurs différentes, s'entrelacent et forment ensemble cette tresse.
Ainsi, j'imagine des voix, des histoires différentes qui se croisent, pour ensemble raconter une quête.

« Dans un essai publié pour la première fois en 1860, le grand historien d'art et théoricien de l'architecture Gottfried Semper explique que les procédés de tressage, d'assemblage et d'entrelacement des fibres sont parmi les premières formes artistiques inventées par l'homme »[15]

Des liens se tissent, des rencontres émergent. Je me rends compte à quel point James Joyce (avec son œuvre *Ulysse*) et Fatih Akin (avec le film *Head-On*) ensemble mettent de nouveaux mots, de nouvelles images sur mes impressions, sur *ma* nostalgie.
Mêler ma voix à leur voix, à celle d'Orhan Pamuk qui nous raconte *Istanbul,* et à celle de Barbara Cassin qui nous donne *La Nostalgie*.

Mêler ce temps à d'autres temps. Essayer de faire se croiser des pensées, des instants, des lieux pour ensemble raconter, d'une manière possible, la quête d'un temps perdu.

[15] *Une brève histoire des lignes*, Tim Ingold

Second départ !

L'été revient. Je fais mon sac. Je laisse mes clefs. Je pars à Istanbul.

Je crois avoir pas mal traversé l'exercice de Loïc Touzé dont je parlais tout à l'heure, quand j'ai écrit le

Dimanche 2 juillet

Premier jour de voyage. Je m'y suis tenue à cette date de départ. J'ai laissé derrière moi Barbara Cassin et la nostalgie.

Qu'est-ce que c'était que ce pincement au cœur devant le tableau d'affichage à la gare de Zürich, où, en attendant que le train pour Zagreb soit affiché, j'ai vu qu'un train était à destination de Lausanne... ?
Ce pincement au cœur quand j'ai eu mes parents au téléphone, moi qui ne fais que de m'éloigner d'eux alors que j'ai qu'une hâte c'est de rentrer chez moi. Ça y est le train a démarré.

J'avais l'impression que je faisais tout le contraire du proverbe africain. Je me trompais de route, et je savais que je me trompais de route. Plus le train s'enfonçait dans les Balkans, plus je coulais. C'est comme si mes pieds faisaient la politique de l'autruche, et que ma tête restait tournée de l'autre côté. J'avançais à reculons, quoi.

Mais alors, pourquoi ?

Parce que je savais que si je ne partais pas à ce moment-là, je ne pourrais plus y retourner à Istanbul, en tout cas pas avant la rentrée en 3è année.

Qu'une fois en Bretagne, j'allais me réfugier sous les feuilles des arbres. J'allais prendre la couleur du granit rose des plages de Trégastel, pour devenir le granit. J'allais me transformer en écume pour geler les pieds des touristes. J'allais devenir le vent, la pluie, et les éclaircies. On ne me retrouverait plus jamais. Je ne reviendrais plus jamais à la surface.

Alors, je suis partie.

J'ai pris le train, c'était long.
Ici en écrivant, je peux bouger, aller dans la cuisine pour chauffer de l'eau, boire un thé en regardant par la fenêtre l'Avenue Saint Paul grise aujourd'hui, le vent dans les feuilles du jardin d'en face.
C'était long.
Aujourd'hui, je peux aller et venir, me mettre debout, écouter de la musique, chanter, échanger quelques mots avec mes colocataires si l'un d'eux ne passe pas loin de ma chambre.
Mais ce jour-là, je ne pouvais pas sortir de ce train !
Jamais.

C'était le

Mardi 4 juillet

Quand je suis entrée dans le train de Belgrade à Sofia, je me suis dit waw, ça va être le jour le plus long. Hier, je suis partie à 23h50 de Zagreb et je suis arrivée ce matin à 6h, et repartie à 9h25.

Tout à l'heure, on est passé sous un petit tunnel et je me suis demandée ce qui me perturbait par rapport à l'habitude que j'ai de prendre le train et qu'on ait à traverser des tunnels.
Eh ben la différence, c'est qu'ici, on n'allume pas la lumière. Se retrouver dans le noir complet avec le son du train et la sensation d'avancer, ça fait très bizarre ! En sachant que le wagon est un tiers rempli, à peine.

Le ciel est bleu. Il y a quelques nuages blancs, parfois plus gros que d'autres. Il y a beaucoup de champs et beaucoup d'arbres.

Ici on vient de passer devant une épave de train toute rouillée et par-dessus laquelle la nature a repris ses droits.

Ici le foin a déjà été coupé et ramassé. Dans les champs d'à côté, du maïs pousse, les champs ne sont pas carrés, les parcelles sont petites en général et des fois des sortes d'îlots d'arbres les délimitent, leur donnent une drôle de forme.

On entend tout le temps le bruit mécanique du train, mais là on a ralenti alors on l'entend moins.

Les sièges du train sont bleus avec des rayures bleues plus foncées. Sur le wagon ils sont installés par carré de quatre.
Je suis toute seule dans mon carré. Le monsieur qui était en face de moi s'est mis sur le carré d'en face je pense pour avoir de la place pour mettre ses jambes et rester près de la fenêtre.

Ici les maisons paraissent plus riches que tout à l'heure. Il y a un cheval à l'ombre sous le pont près d'un chemin de terre blanche/cailloux qui semble mener à un garage.

Un homme avec une petite fille sur ses épaules et une autre derrière lui viennent de traverser les rails.
On est dans le dernier wagon.

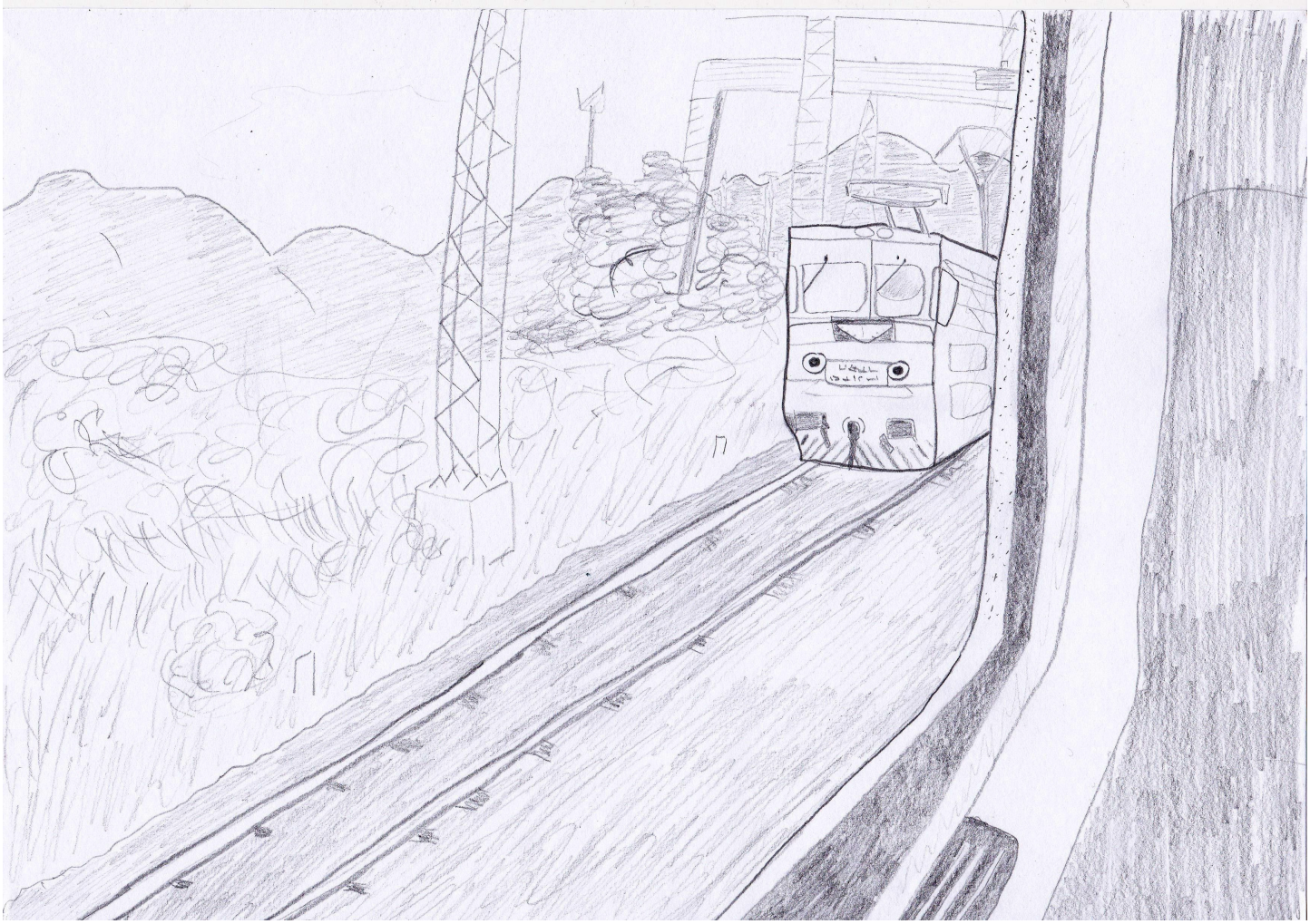
Le monsieur qui a changé de place est roux, il a les yeux bleus et un peu de barbe. Il paraît avoir la quarantaine. Ni aimable ni pas aimable. Mais j'aimerais pas me le mettre à dos.

L'évacuation des wc doit se faire directement sur la voie.

Ici je crois que le toit des maisons sont de tuiles.

Hier en montant dans le train, ma place était prise par quelqu'un qui dormait. J'étais en grande hésitation devant le compartiment, quand un monsieur, que je me suis dit qu'il était Serbe mais c'est peut-être faux, m'a dit qu'il y avait de la place à côté. Et j'ai bredouillé un truc du genre oui j'ai pas envie de les réveiller et il m'a dit non, y'a de la place à côté.

Le champ devant nous a déjà été moissonné, même ! Ils ont au moins un mois d'avance sur la moisson à Lanvellec. Ils font pousser du colza je crois derrière le champ de maïs. On vient de croiser un train. Tous ceux que j'ai vus ont des tags sur toute leur longueur en couleur.
Ah non ! Tournesol ! Tournesol, maïs en pousse disons ça comme ça et blé coupé.
Y'a plus de nuages par ici.
Le monsieur il a un jean et des chaussures de rando marron.
Oui les toits des maisons sont de tuiles.
On vient de s'arrêter je crois dans une gare.
ПАГАНКА , j'ai pas eu le temps de recopier.



Un monsieur était en train de tourner une manivelle pour faire remonter la barrière du passage à niveau. Je l'ai vu parce que je suis assise dans le dernier wagon et dans le sens inverse de la marche du train. Tout à l'heure ils étaient trois à contrôler l'extérieur du train. Je sais pas quoi d'ailleurs.

Ils sont en train de moissonner le champ devant lequel on vient de passer. Je suis « en train » d'aller à Sofia. J'ai hâte d'être à Istanbul.

Je viens de jeter un œil à la carte Interrail, et j'ai un peu peur de galérer pour rentrer. Déjà j'espère trouver une solution pour faire Sofia-Istanbul à moindre coût. Et ensuite Istanbul-Brest comment ?

Les paysages sont assez vallonnés. C'est vraiment du vert à perte de vue avec parfois un petit groupe de maisons. Et plus d'un côté que de l'autre. Ma fenêtre donne côté ouest de la Serbie par rapport aux rails, et c'est que du vert, des champs, des arbres, des monts. Côté est des rails, c'est un peu moins vert, je vois des routes et des constructions. Mais ça reste quand même vide.

« Dieu du ciel y a rien comme la nature les montagnes sauvages et puis la mer les vagues qui se bousculent et puis la campagne si belle avec ses champs d'avoine de blé toutes sortes de choses toutes les belles bêtes qui se promènent ça te ferait chaud au cœur de voir les rivières les lacs les fleurs de toutes sortes de forme de parfum de couleur qui jaillissent de partout même dans les fossés les primevères les violettes c'est ça la nature »[16]

[16] *Ulysse*, James Joyce

Enfin j'ai hâte d'arriver à Sofia, de trouver l'hôtel, de poser mon sac, prendre une douche, dormir.

Boire de l'eau.

Arrivé à Nis on est reparti dans l'autre sens. Direction Dimitrovka

J'ai soif. J'ai mesuré les distances sur la carte, et c'est plus grand entre Paris et Lyon qu'entre Belgrade et Sofia.

On est juste au-dessus de l'eau, d'une rivière, au pied de la falaise d'une montagne. Y a que nous qui pouvons passer. Les branches d'arbres viennent lécher le train des deux côtés.

« J'adorerais une poire bien juteuse maintenant qui te fond dans la bouche »[17]

Y a des câbles qui devaient servir pour la ligne de chemin de fer complètement pris dans les branches.

| | | | | | | | | → rythme de la mécanique du train

On est que dans les arbres et les montagnes.

Les poteaux des câbles électriques du train sont en bois.

On s'arrête dans les gares et des agents de trains viennent avec un marteau taper je sais pas où sur le train près des rails. Ça fait le même bruit que les cloches des vaches. Ça m'a réveillé tout à l'heure, les cloches des vaches et la chaleur.

Ce moment m'a rappelé ce qui a déclenché la naissance du mot Nostalgie : « Les Suisses désertaient quand ils entendaient le « ranz des vaches », le chant des alpages, « cet air si chéri des Suisses – écrit Rousseau dans son *Dictionnaire de la musique* – qu'il fut défendu sous peine de mort de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, déserter ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays ». C'est donc pour désigner une maladie des Suisses alémaniques que le corps médical aura fabriqué ce mot de « nostalgie », comme on dit « lombalgie » ou « névralgie ». »[18]

L'eau me manque. Il y a du vent dans les arbres. Mais ça rentre peu par les fenêtres.

En haut des monts c'est plus sec par ici, plus jaune, moins vert.

« Le quart de quelle heure invraisemblable j'imagine qu'ils sont juste en train de se lever en Chine en ce moment en train de peigner leur queue pour la journée »[19]

Deux pies volent au-dessus d'un champ de blé pas encore coupé. Ah on va changer d'heure en Bulgarie.

---

[17] *Ulysse*, James Joyce
[18] *La Nostalgie*, Barbara Cassin
[19] *Ulysse*, James Joyce

J'arrive dans 3h...

« Je voulais rapprocher l'aiguille de la vieille conne de pendule tout contre l'heure. »[20]

18h23.

L'impatience commençait à me gagner. J'étais perdue dans les fuseaux horaires. Je n'arrivais plus à me fier au soleil, je ne savais pas à quelle heure il devait se coucher. Je n'avais pas de point de repères. Ce trajet, ces rails, ces paysages m'étaient inconnus. Je savais qu'on allait dans la bonne direction grâce à l'emplacement du soleil par rapport aux rails du train durant la journée, mais c'était tout. Je faisais des calculs, je m'embrouillais, j'avais soif et mal aux fesses.

On s'est arrêté à Dimitrovgrad. Une dame du poste de douane est montée dans le wagon et a pris nos passeports. Quand elle les lisait, elle nous regardait et répétait notre prénom. J'en avais été étonnée. Dehors, des militaires marchaient sur le quai. Et d'autres personnes tapaient avec le marteau sur le train, me rappelaient les cloches des Suisses.

La dame est sortie du train avec tous nos passeports. Je n'ai pas compris et ça m'a inquiété. Jusque là, les passeports étaient contrôlés devant nous et rendus directement. Cette procédure plus protocolaire ne me rassurait pas, d'autant que j'avais toujours l'aiguille de l'horloge dans ma tête. Je sentais bien qu'on était en retard, même si personne ne nous l'a dit. Au bout d'un quart d'heure, elle est remontée dans le train et nous les a rendus. Le train a redémarré. J'ai pensé qu'on venait de traverser la frontière et que maintenant, on était en Bulgarie. Le contrôleur est venu nous voir et nous a demandé s'il y avait des personnes qui allaient à Istanbul. Je l'ai interpellé.

I go to Sofia but after I would like to go to Istanbul. This train go to Istanbul ?

On a eu de gros problèmes de communication, il avait l'air stressé ce monsieur et ne comprenait pas le sens de ma question. J'ai regretté de l'avoir posée et j'ai laissé tomber.

Peu après, on a été de nouveau arrêtés, mais très longtemps cette fois, ou alors l'aiguille dans ma tête avait perdu les pédales.

Il est 20h22, heure bulgare. 19h22 sinon.

Deux hommes en uniformes sont montés dans le train, ont ouvert le faux plafond et ont regardé dedans à l'aide de lampes torches, pendant assez longtemps. J'ai cru qu'on était en panne. Puis, ils sont venus nous voir et nous ont demandé nos passeports, l'un portait un pistolet qu'il avait coincé dans sa ceinture, l'autre avait une étoile comme les shérifs. Et de nouveau, ils sont sortis du train avec tous nos passeports.

Je suis arrivée à Sofia avec 2h30 de retard.
En sortant du train, je me suis dirigée vers le hall de gare où j'ai retiré de l'argent. Je n'avais pas idée du taux de change, mais j'ai fait comme si. Je voulais passer inaperçue, faire comme si je rentrais chez moi, mais je savais qu'il y avait écrit sur mon front et sur mon sac à dos *Pas d'ici.*
Il faisait nuit, je cherchais des bus pour me rapprocher de l'hôtel. Je me suis maudite quand j'ai réalisé que je n'avais pas noté l'adresse. J'ai interpellé des gens dans le hall de gare pour qu'ils

[20] *Ulysse*, James Joyce

cherchent sur internet avec leurs téléphones. J'ai griffonné l'adresse sur mon poignet en les remerciant. J'avais envie de rester avec eux, mais ils sont partis. Je ne trouvais pas les stations de bus, mais il y avait un mini-bus vide et garé près d'un abri-bus. Je suis montée et j'ai montré mon poignet au chauffeur, je lui ai demandé s'il allait vers cet endroit, il m'a dit oui. Une chance immense ! Il a démarré, j'étais toute seule dans le bus. J'ai trouvé ça bizarre. On roule, je me dis qu'on va dans la bonne direction. Une voix dans ma tête m'engueule violemment soit-disant que j'aurais pu mieux préparer mon arrivée, me renseigner sur les numéros des bus que je devais prendre, voire prévenir l'hôtel, mais je tente de l'ignorer. On s'arrête à un feu rouge sur une avenue, il me dit de descendre. Je vois un hôtel à cet endroit, mais ce n'est pas celui que j'ai réservé. Je sors, il sort lui aussi en laissant le contact. Il me montre la rue qui coupe celle sur laquelle on se trouve, me sert avec une clarté impeccable des

you turn left, next you turn right next you continue and you turn right.

Je le remercie, il me fait une accolade, et remonte dans le bus.
Je marche dans les rue de Sofia. Les rues sont écrites avec les deux alphabets, le bulgare et le latin, alors je commence à comprendre la prononciation. Elles sont pavées, il y a des feuilles par terre, et la lumière des lampadaires leur donne une couleur jaunâtre qui me plaît. Il fait bon, même si la marche rapide, mon sac et la peur de me perdre me font transpirer.
Au bout d'une vingtaine de minutes, j'entre dans un bar et des larmes dans les yeux que j'essaye de ravaler, je montre mon poignet à la barmaid en lui demandant si elle peut m'aider. Elle me sourit très tendrement, entoure mes épaules de ses bras et sort du bar avec moi. Elle m'explique par où passer, que je ne suis plus très loin. Je la remercie et me remets à marcher.
J'ai trouvé l'hôtel. On m'a dit qu'on m'attendait, qu'on allait finir par s'inquiéter. Il était passé 23h.

Je me sentais accueillie.
En guise de reconnaissance, de gratitude, je voulais parler bulgare.

« Aujourd'hui, dans un monde globalisé, la petite Europe, lourde de ses 28-1 Etats, se ferme et parle globish, en pensant conserver ainsi son identité . »[21]

Acheter une bouteille d'eau, une barquette de framboises, le journal, demander mon chemin, il n'y avait pas la place pour l'anglais là-dedans. Je n'en voulais pas.
Je ne sais pas si on peut parler de *tisser des liens*, sur des rencontres aussi furtives qu'avec, par exemple, une marchande de fruits et légumes sur un marché où on sait qu'on ne remettra pas les pieds, mais en parlant leur langue, le bulgare, c'est ce que je prétendais faire.
Je crois que je me sentais vraiment bien à Sofia, j'avais l'impression que j'y avais ma place, que j'étais légitime à me promener, à passer plusieurs fois par les mêmes rues, à changer d'itinéraire, à m'arrêter, à rêvasser. Et ce sentiment, c'est à eux, aux « acteurs » de cette ville, la marchande, l'hôtelière, l'épicier, le passant, à ceux qui m'accueillaient, que je le devais.
Le problème, mon drame, c'est que je ne parle pas bulgare.
Je parlais anglais dans l'auberge de jeunesse avec les autres touristes qui ne parlaient pas non plus bulgare. Et j'avais l'impression que l'anglais, cette espèce d'anglais que chacun parlait à sa sauce et

[21] *Après Babel, traduire*, Barbara Cassin

que tous nous comprenions, était ma langue, la nôtre, qu'on soit Norvégien, Turc, Espagnol, Allemand, Anglaise, Française, Néo-Zélandais, Mexicain, Palestinien... Je crois que je n'ai oublié personne de la bande.

Jeudi 6 juillet

Ici j'entends le bruit des roulettes des valises sur les pavés et celui des voitures de la grande route qui passe devant la gare. Je vois les lumières des lampadaires et celles des néons sur le toit qui borde les boutiques des compagnies de bus, la lumière crue qui sort du petit magasin avec en néon rouge qui clignote le mot café sans l'accent et des lettres jaunes à côté. Je sens le vent sur mes yeux qui piquent, sur ma peau et dans mes cheveux. J'entends le moteur d'un bus garé en face de moi.
Je vois écrit en très gros
www . Union – ivkoni . bg et à côté ПОА HAEM FOR RENT
Je vois des gens qui marchent avec des valises, des sacs à dos, quelqu'un qui court, un monsieur avec un bandana rouge sur la tête, des lunettes posées par-dessus, qui regarde son téléphone. Un téléphone sonne derrière moi.

« Je sais ce que je vais faire je vais aller et venir plutôt gaie mais pas trop en chantant un peu de temps en temps »[22]

Je ne voulais pas quitter Sofia.
J'étais dans le même état qu'à mon départ d'Istanbul, dix mois plus tôt. Partir me brisait le cœur. Je reviens aux paroles du poème de Haraucourt. Je savais que cet endroit, je pourrais y revenir, mais ce ne serait plus le même. Que c'était un adieu.

« On peut croire que le temps se recourbe comme l'horizon, et que l'on reviendra après tout un périple, une odyssée.
Mais est-ce bien là que l'on revient ? Et y reste-t-on jamais ? »[23]

La bêtise me brûlait les pieds.

[22] *Ulysse*, James Joyce
[23] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

C'est pourquoi, le

Vendredi 7 juillet

Istanbul.

Ça y est !

Je suis assise devant le Best Island Hostel, là où j'étais en septembre. Sauf que je sais qu'Osman n'y travaille plus, et que les voyageurs ont bougé. Je n'ai pas réservé et je n'ai pas sonné en arrivant parce qu'il est même pas 9h, que tout le monde dort, et que de toute façon je ne peux pas m'inscrire avant 12h. (ou en tout cas, mettre mes affaires dans le dortoir)
De toute façon, attendre, c'est mon compagnon de route depuis Lausanne alors c'est quand même pas maintenant que je vais m'impatienter.
Ils ont changé le mot de passe du wifi apparemment. Un voyageur vient de réveiller le réceptionniste pour moi. J'ai pas tout compris, il doit téléphoner pour réserver pour moi.

« Kant affirmait que le nostalgique était toujours déçu parce que ce n'est pas le lieu de sa jeunesse qu'il veut retrouver, mais sa jeunesse elle-même - « déçu » et donc, ajoutait-il, « guéri de son désir ».[24]

En arrivant à Istanbul, dans le quartier de Sultanahmed, quand je me suis assise à la même table devant le même hôtel qu'en septembre, j'étais venue chercher le mois de septembre passé, tout ce que j'avais vécu dix mois plus tôt, les mêmes souvenirs : les mêmes visages, les mêmes rencontres, les mêmes complicités, les mêmes parties de tavla, les mêmes sirotages de thés, les mêmes rires sur le chant du muezzin, les mêmes odeurs, la même chaleur... Je savais bien que tout serait différent, et pourtant. « Déçu(e) », je crois oui.

Mais guérie, je ne sais pas.

Oui, une vraie bêtise. Ce n'est pas le lieu, l'espace, que je venais chercher, mais le temps. Le temps que j'avais vécu là. C'était comme un refuge.
Je venais chercher Kaïros. Je l'avais rencontré en septembre, en partant sur cet élan, sur ce coup de tête, comme ça, du jour au lendemain. Ces quatre jours s'étaient détachés du Chronos : c'était un temps suspendu ; *ce* temps suspendu que je voulais retrouver, où je savais que je me sentais le mieux du monde.

Partout autour de moi, tout Istanbul avait changé.
Déjà, dix mois plus tôt, le

[24] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

Cuma 16 eylül 2016

Ayè, bien arrivée à Istanbul ! J'ai déjà dû déménager, l'Istanbul Hostel a dû fermer aujourd'hui. Hier, le gars de l'hôtel m'a dit que c'était à cause du gouvernement, mais j'en sais pas plus.

J'avais eu envie d'écrire la date de ce vendredi 16 septembre en turc, comme j'étais en Turquie, pour la première fois de ma vie.
Mais ce que je veux mettre en évidence ici c'est la fermeture de cet endroit où j'avais passé ma première nuit à Istanbul. C'est suite à ça que je suis allée à l'autre hôtel un peu plus loin, le Best Island Hostel, où je suis retournée en juillet.

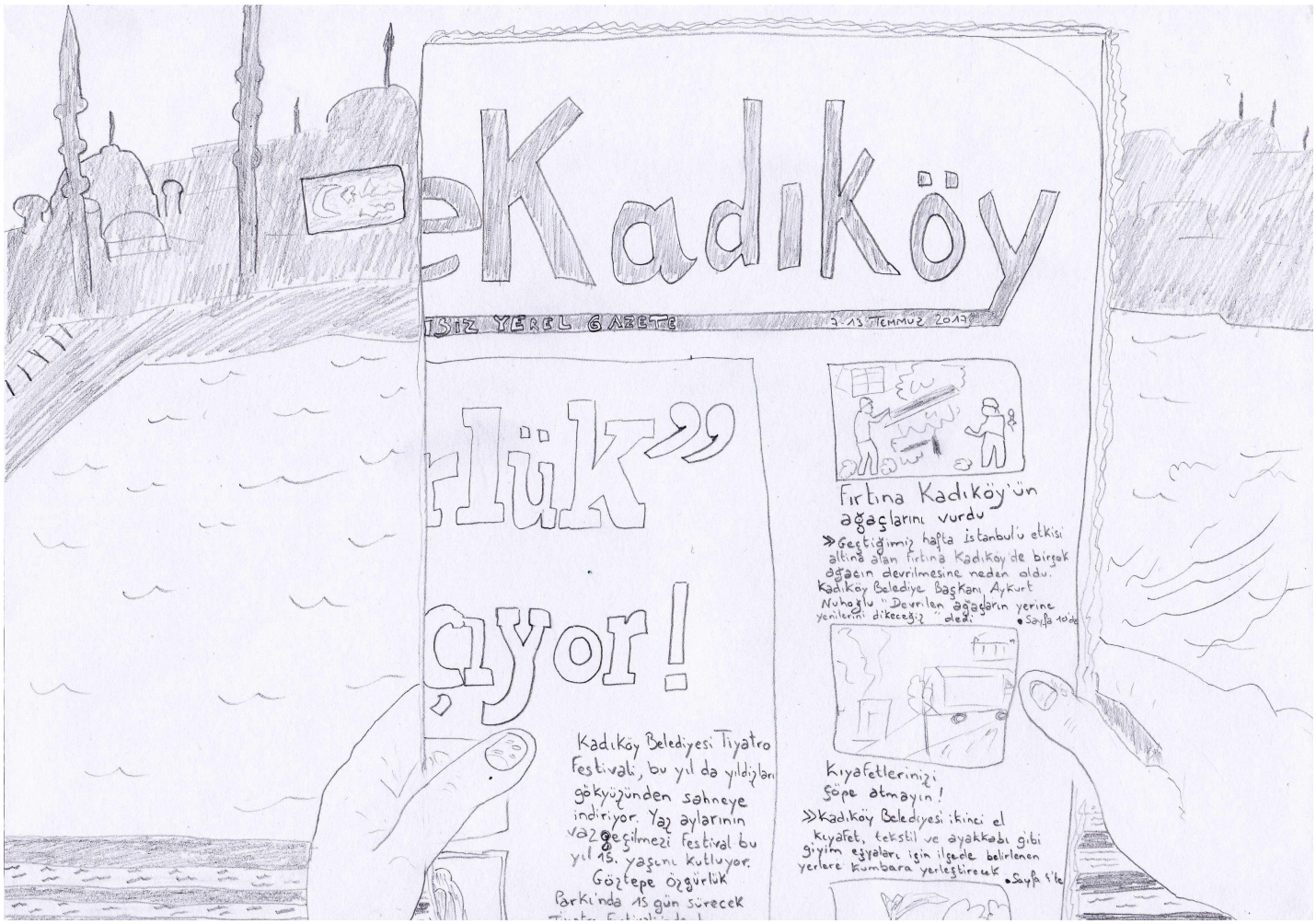
« Début octobre 2016, la frilosité, voire la morosité, règne à Istanbul, comme si on était revenu plusieurs années en arrière. L'économie touristique est en crise. Les étrangers, Arabes du Golfe et Iraniens mis à part, ont déserté les zones touristiques. Les faillites succèdent aux faillites. De nombreux hôtels ont fermé au cours des derniers mois. (…) La vie festive se replit sur quelques petits îlots protégés. »[25]

Oui, ça avait changé.

Boire une bière à Taksim n'était plus si évident qu'avant.
Avant, Taksim c'était *the place to be*. Maintenant, *the place to be* c'est Kadıköy.
Pour y aller, je dois prendre le bateau.

« Istanbul défile, avec tout le poids de son chaos, avec ses mosquées, ses quartiers éloignés, ses ponts, ses minarets, ses tours, ses jardins et ses hauts bâtiments dont le nombre augmente chaque jour. Se promener sur le Bosphore, en *vapur*, en *motor*, procure à l'homme à la fois le plaisir d'observer Istanbul de près, bâtisse par bâtisse, quartier par quartier, et de loin, telle une silhouette sans cesse changeante ou une figure imaginaire. »[26]

[25] *Istanbul Planète, la ville-monde du XXIè siècle*, Jean-François Pérouse
[26] *Istanbul*, Orhan Pamuk



Oui, l'autre côté du Bosphore, côté asiatique, Kadıköy, était aussi devenu mon nouvel endroit. C'est là que j'ai dormi, c'est là que j'ai rencontrés Salih et d'autres amis, et Yoro la chatte noire.

« Le plaisir de se promener sur le Bosphore, de se mouvoir au sein d'une ville si vaste, si riche historiquement et si mal entretenue, vous fait éprouver la liberté et la force d'une mer profonde, puissante et animée. Le voyageur qui file, porté par les rapides courants, au milieu de la saleté, de la fumée et du brouhaha d'une ville tellement populeuse, sent que la force de la mer passe en lui et qu'au sein de toute cette multitude, de toute cette densité historique et de tous ces bâtiments, il est tout de même possible de demeurer libre et la tête haute. Cette masse d'eau qui passe au sein de la ville ne peut en aucun cas être comparée aux canaux d'Amsterdam ou de Venise, pas plus qu'au fleuve qui partage Paris ou Rome : ici, c'est du courant, du vent, des vagues, de la profondeur et des ténèbres. »[27]

[27] *Istanbul*, Orhan Pamuk

Et c'est là que j'ai vu de mes yeux que les personnages des films de Ceylan étaient vraiment inspirés des Turcs. Je pense notamment à *Uzak*, le premier film de Nuri Bilge Ceylan que j'ai vu de sa filmographie. Uzak, ça veut dire *loin* en turc. Et ce qui m'avait marqué dedans, c'était le poids des personnages, ou plutôt le poids des sentiments des personnages. Poids que j'ai retrouvé dans d'autres de ses films. C'est comme une sorte de mélancolie fataliste qui s'abat sur les épaules.
Je suis arrivée au beau milieu d'une rupture amoureuse. J'ai d'abord eu le désarroi, désespoir, le tout qui tombe vers le bas du garçon, qui se confiait en parlant sans interruption à Salih et qui de temps en temps se tournait vers moi pour dire « Excuse-me Camille », à quoi je répondais « No, no, it's ok, don't worry » et après quoi il retournait à son récit, en turc. Une fois qu'il eût terminé de parler, il est parti. Et le lendemain matin, rebelote, mais cette fois la fille. Elle était plus énergique, plus révoltée. Je n'ai bien sûr rien compris de ce qu'il s'était passé entre eux.

Je me sentais bien dans cette colocation.
Je savais que je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Au mieux, je saisissais un mot par-ci, par-là. Mais j'avais l'impression de comprendre. J'en avais l'envie. Quand ils riaient, je riais moi aussi. Quelqu'un m'aurait demandé « pourquoi ris-tu ? » ou « Qu'est-ce qu'il a dit ? », j'aurais été incapable de répondre. Je voulais appartenir à leur cercle, à leur monde, à leur langue. Moi aussi, j'avais tant de choses à dire !

Je ne voulais pas de l'anglais, du globish à Istanbul. Je préférais me taire plutôt que d'introduire cette langue étrangère, m'éloigner des gens, comme dresser une barrière entre eux et moi.

« La parole fait loi, et donc, avec le langage, institue les limites. Le silence serait-il sans loi ? Le silence est ouvert à l'infini. Que faisaient les architectes silencieux dans un monde qui ignorait les contradictions, les conflits et les malentendus inhérents à l'usage de la parole, donc de la langue et des langues ? Ils construisaient de l'infini. »[28]

Ce mépris de ma part m'a mise face à une situation pour le moins étrange. C'est comme si j'avais *perdu ma langue*, de l'expression qu'on dit à un enfant quand il ne veut plus parler :

Tu as perdu ta langue ?

Je faisais tout mon possible pour parler turc. Je répétais dans ma tête les phrases que je voulais dire avant de les dire

Bir chaï istiyorum, lütfen, ve bir su. Teşekkürler. *

*Je voudrais un thé, s'il vous plaît, et de l'eau. Merci.

Quitte à ne rien dire si je ne savais pas comment le dire en turc.

[28] *Après Babel, traduire*, Marie-José Mondzain

*Benim adım Camille, ve Fransızım. Yirmi altı yaşındayım. Nasılsın ?**

* Je m'appelle Camille, et je suis Française. J'ai vingt-six ans. Comment vas-tu ?

Si on me répondait en anglais, ou si on me disait que je pouvais parler anglais, ça me vexait à l'intérieur, et je parlais à contre cœur. Et j'avais l'intime et étrange impression à ce moment-là que je ne savais pas plus parler anglais que turc.

« Chapitre 11, verset 1. Et c'est toute la terre : une seule lèvre, d'uniques paroles. »

Vraiment bizarre quand j'y repense.
Résultat des courses, quand je devais échanger quelques bribes de phrases, j'ai vraiment préféré le silence au globish.

« Les constructeurs de la tour de Babel s'entendent d'autant mieux qu'ils n'ont pas besoin de se parler. Ils étaient tout simplement silencieux puisqu'ils ne partageaient qu' « une seule lèvre ».[29]

Quand je n'étais pas sûre de ma phrase, je la bredouillais dans ma barbe, j'assemblais des syllabes qui ne formaient aucun mot connu, ou je restais sans voix malgré moi et je me retrouvais à gesticuler avec les mains, la tête, je grimaçais.

Je regrettais qu'on ne sache pas tous parler la langue des signes,

« Cette langue n'a pas d'équivalent, c'est une langue qui me bouleverse. Elle parle d'ailleurs, elle parle de nos corps, elle parle du fin-fonds des âges. »[30]

mais même celle-ci n'est pas universelle.

« Chaque langue dit ce qu'elle peut avec son lexique et sa grammaire et aucune ne sera jamais adéquate à la transcendance de son objet. »[31]

*Güle, güle !**

*A plus tard ! (Littéralement : *En riant, en riant !* Mais pour dire l'équivalent de notre *Ciao* emprunté à nos amis Italiens)

« Une langue, aurait dit Max Weinreich, c'est un dialecte avec une flotte et une armée. Manière de faire entendre que ce qui fait qu'une langue est une langue à un moment donné a peu à voir avec la linguistique. Une langue est liée à une culture, à ce que les romantiques allemands appelaient une Weltanschauung, une « vision du monde », qu'elle contribue à fabriquer. Troubetzkoy compare chaque langue à un filet irisé qui, selon l'espacement de ses mailles et la manière dont on le lance, ramène d'autres poissons. »[32]

---

[29] *Après Babel, traduire*, Marie-José Mondzain
[30] *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd*, Laetitia Carton
[31] *Après Babel, traduire*, Marie-José Mondzain
[32] *Après Babel, traduire*, Barbara Cassin

Salih et ses amis, oui je voulais communiquer avec eux. Et avec eux, quand j'arrivais au bout de mes capacités turques, je préférais l'anglais au silence. Je préférais partager nos histoires avant tout.

J'écrivais, le

Mercredi 12 juillet

Otogar Istanbul

Dans 3 jours ici ce sera l'anniversaire du coup d'Etat, en tout cas de cette nuit sanglante qu'ils ont vécu ici.
J'ai ressenti de la joie et de la tristesse ; les deux en même temps. L'envie de rire de bon cœur, de prendre son temps, de profiter des minutes qui passent, et une tristesse comme la nostalgie d'un passé qui n'est pas encore tout à fait passé. S'attendre à tout.

Cette tristesse, désolation, m'a gagnée moi aussi.
Demain je serai à Thessalonique.
Je n'ai pas idée de combien de temps ça va me prendre d'arriver en France.
Mon bus arrive dans 30mn.

La joie et la tristesse dont je voulais parler, c'est Salih qui me les a communiquées. J'écrivais à demi-mots ce jour-là dans la station en attendant le bus pour la Grèce. A demi-mots parce que je savais que le passage de la frontière ne serait pas facile, et qu'avec un peu de pas-de-bol on pouvait prendre mon carnet et lire ce que j'avais écrit. J'étais méfiante.
Cette méfiance-là, c'était un Péruvien, dans le Canyon de Colca en 2010 qui me l'avait donnée. Je lui avais demandé s'il pouvait me parler du Sentier Lumineux, et j'avais mon carnet près de moi, il savait que j'écrivais tout le temps dedans. Et il m'a dit qu'ici c'était dangereux de parler de ça. Et que si la police prenait mon carnet et voyait que dedans j'avais écrit le nom du groupe terroriste, je risquais de me retrouver au poste, et personne ne saurait comment me sortir de là.
Il avait réussi à me faire un peu peur, c'est vrai.
Et j'ai repensé à lui, ce jour-là, quand je n'osais pas écrire dans mon carnet qu'Erdoğan entraînait la Turquie vers le repli sur soi, vers la peur, vers la xénophobie et le sang. Qu'on sentait bien que ce n'était plus comme avant, mais qu'il y avait des restes de l'Istanbul encore légère et libre. Qu'il fallait espérer retrouver ce beau temps le plus vite possible, parce que là c'est pas la joie, et que ce sera de pire en pire.

Salih m'avait raconté qu'il était venu une fois en France, à Montpellier. Et qu'avant de reprendre l'avion, il avait eu 4h d'attente à Paris où il en avait profité pour se promener dans le quartier de Notre-Dame. Il m'a dit qu'il y avait pris un cappuccino, et qu'il n'en avait jamais bu de meilleur, qu'il s'en souvenait encore.

Après, toujours au même endroit, et rien à craindre de personne cette fois, j'avais écrit :

Je comprends rien de ce que j'entends autour de moi. Sauf des fois certains mots, tamam, otuz, mais sans les autres pour aller avec, je vais pas aller bien loin. Le premier veut dire d'accord, le second trente. Saat ça veut dire l'heure. J'ai compris perone c'est là où se gare le bus, mais j'ai pas compris le numéro qu'il a dit, ni la destination du bus.
Okuluyor je crois que ça veut dire il lit. En tout cas c'est il/elle quelque chose.
Çekiniz c'est écrit sur la porte, ça doit vouloir dire tirez.

« Apprendre les langues étrangères est la condition de ce tremblement philosophique, politique et existentiel. C'est l'équivocité du sens qui produit l'équivocité chancelante du monde: comme si les différentes langues étaient autant de manières de produire des choses toujours différentes d'elles-mêmes. »[33]

J'ai envie de dormir. J'ai l'impression que c'est la fin du voyage, alors que je suis dans le milieu. Même, si on regarde la carte... C'est le début. Il commence maintenant. Cette route qui sépare Brest d'Istanbul.
Brest, c'est Byzance. Entre les deux, mine de rien, c'est l'Europe.

Quel coup de barre ! J'espère dormir dans le bus.

Encore, en Turquie, je pouvais comprendre deux, trois choses. Je connaissais l'alphabet, puisque je l'avais appris. Je comprenais les conjugaisons et les temps. Je reconnaissais certains mots, certains verbes. J'avais appris seule avant de venir, en lisant. J'avais appris dans les livres et sur internet. Mais ce n'est pas une langue que j'ai pu apprendre à l'oral, comme ma langue natale. Quand j'entendais quelque chose, quand on me disait quelque chose qu'on savait que je connaissais en turc, je devais faire le passage dans ma tête de l'ouïe à la vue, passer de ce que j'entendais à la forme écrite que ça renvoyait.

Une fois en Grèce, le lendemain, c'était une autre paire de manches.

[33] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

C'était le

Jeudi 13 juillet

Thessalonique

Tout à l'heure, après le check-in, j'ai pu prendre une douche, me débarrasser de tout le sel de ma peau, et sentir le savon, et ne plus avoir la peau qui colle, et bannir au fond de mon sac de linge sale mes vêtements trempés.
J'ai l'impression qu'il fait plus chaud qu'à Istanbul. Et mon sac est de plus en plus lourd. Et ce n'est pas une impression.
Hier on a dû mettre entre 1h30 et 2h à passer la frontière.
Ça m'a semblé moins strict que de passer de la Bulgarie à la Turquie, mais j'ai quand même l'impression que ça a pris plus de temps.
Dans le bus, j'étais la seule Française, et je crois la seule à ne parler ni le turc ni le grec. Parfois des femmes me parlaient en turc, et je répondais, sûrement à côté. Je me demande ce qu'on s'est vraiment dit. Des fois dans les conversations d'à côté, je comprenais des mots, comme

kızım : ma fille.

J'adore ce mot, pas tant pour son sens que pour le souvenir que j'en ai de l'avoir entendu. Salih appelait Yoro *kızım* en laissant bien traîner le *zım.* Le ı se prononce entre notre [i] et notre [é], et dedans je voyais tout l'amour entre un homme et son chat. Il savourait ce surnom qu'il lui donnait.
Je pense que je l'appréciais d'autant que je pouvais transposer très facilement en français cette interaction.

« Je me rappelle ce jour là avec les vagues et les bateaux avec leurs grandes têtes qui se balançaient et l'odeur du bateau ça me donnait le mal de mer aije pleuré oui je crois que j'ai pleuré ou que j'étais pas loin mes lèvres trembloblotaient quand j'ai dit au revoir j'étais pas loin de faire une fugue comme une perdue n'importe où on est jamais bien là où on est »[34]

J'avais besoin d'écrire sur la nuit passée dans le bus, les souvenirs d'Istanbul, ne pas écrire l'état dans lequel je me trouvais ce jour-là.
Je ne comprenais rien à l'alphabet, rien à la langue.
J'ai eu besoin de fuir cet endroit, fuir ce pays, et cette chaleur.
J'avais quitté Istanbul, et j'avais besoin de rentrer, plus que jamais. Parler,

« Je me demande si je pourrais encore tourner ma langue pour prononcer encore un peu d'espagnol como esta usted muy bien gracias y usted voyez j'ai pas tout oublié je pensais bien sauf la grammaire un substantif est le nom d'une personne d'un lieu ou d'une chose »[35]

comprendre, me faire comprendre.

---

[34] *Ulysse*, James Joyce
[35] *Ulysse*, James Joyce

Et alors, le lendemain, le

Vendredi 14 juillet

Igoumenitsa

J'ai bifurqué.

Je pars dans 3h avec le bateau pour Ancona. Je sais pas trop ce qui m'a poussé dehors comme ça, si c'est que je ne comprends pas un mot, ni même l'alphabet, ou si c'est la chaleur. Hier apparemment il faisait entre 45 et 47°C à Thessalonique...
Salih m'a dit qu'une amie à lui était partie dans le nord de l'Europe une fois, je crois en Finlande, et qu'elle avait eu tellement froid qu'elle était partie plus tôt que prévu. Je la comprends.
Je ne suis pas une Turque en Finlande mais une Bretonne en Grèce.
Je repense souvent à cette phrase de Barbara Cassin, On est, ou on se sent chez soi quand on est accueilli ; à la racine du mot nostalgie.
Tiens d'ailleurs, je suis en Grèce en ce moment.
Et j'ai jamais eu autant envie de rentrer que depuis que je suis ici.

Heimweh

Sur le quai, dock 12.

Le temps est encore chaud, je veux dire l'air, ma peau est toujours moite mais il est 22h et le soleil ne brûle plus. J'entends parler italien, ça fait du bien de comprendre quelque chose.

Mon huile de calendula s'est renversée, ça a traversé le tissu de ma trousse de toilette et a imbibé mon carnet.

« « Nostalgie », le mot sonne parfaitement grec, sur nostos, le retour, et algos, la douleur, la souffrance. La nostalgie, c'est la douleur du retour, à la fois la souffrance qui vous tient quand on est loin et les peines que l'on endure pour rentrer. »[36]

[36] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

À Thessalonique, avant de prendre la décision de choisir le chemin le plus court et de rejoindre l'Italie au plus vite, j'avais été surprise du gouffre dans lequel j'avais l'impression d'être. C'était bien la première fois que ça m'arrivait. À la gare, pour prendre mon billet en direction d'Athènes, la fille du guichet n'était pas sympa. Ce n'est pourtant pas la première fois, mais ce jour-là, j'avais, je crois juste besoin de me sentir « accueillie », oui, peut-être. J'avais besoin d'un sourire. Quelques heures plus tard, sous les 45°C encore jamais éprouvés de mon existence, j'ai acheté une salade à emporter sans savoir ce qu'il y aurait dedans puisque je ne comprenais rien, je me suis assise, un homme est venu me vendre un bracelet vert-jaune-rouge, j'ai rien compris et je lui ai donné de l'argent, puis un autre est venu me demander de l'argent, il avait une cannette de bière dans la main, il était peut-être encore plus paumé que moi, je ne sais pas, mais à ce moment-là j'ai vécu la scène la plus pathétique du voyage : je lui ai dit « No, no, no » en pleurant à gros sanglots avec ma salade dans la bouche.
La fille près de moi qui mangeait aussi ne nous a même pas regardés, elle a fait comme si on n'était pas là.

Et ça m'a fait peur, ou mal, ou les deux à la fois, de penser que je n'étais réellement pas là.

Retour chez moi.

On prend la sortie de Beg ar Ch'ra, on traverse le bourg de Saint-Carré, ce bourg toujours désert, sa chapelle cachée de la route, là-bas à droite. On passe toujours trop vite, on ne va plus la voir, on l'oublie. J'essaye d'imaginer cet endroit du temps de ma grand-mère, soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans plus tôt. Le pardon de Saint-Carré rassemblait énormément de monde, c'était la fête sur plusieurs jours, elle y venait à pied, ma mère aussi, et marchaient plusieurs kilomètres pour arriver ici. Je traverse ce bourg à toute allure. S'il n'était pas sur ma route, celle de chez moi, je ne viendrais jamais ici.
Des hortensias partout, comme pour signifier qu'il y a toujours de la vie dans ces maisons en pierre. Les hortensias montent la garde, et accueillent le visiteur, voisin ou inconnu. Leur violet, leur bleu et le vert de leurs feuilles égaient ces murs, rafraîchit leur teint, leur offre chaque été une nouvelle jeunesse.
Je vois le fantôme du manège dans lequel je montais petite, une fois par an, avec mes cousins. On doit être les derniers enfants à être montés dedans. Je vois cette place vide, et j'ai du mal à imaginer tout ce monde qu'il y avait *dans le temps*.
La route est étroite, l'herbe a été coupée sur les talus, les feuilles sont bien vertes dans les arbres.
Une ficelle bleue nous barre la route. Des vaches noires et blanches traversent, Céline la fermière clôt la marche et détache la ficelle.
Cette route, je la connais par cœur.
Elle descend, entourée d'arbres, on ne voit rien d'autre que des arbres, des deux côtés. Et, une fois en bas, devant nous, la route remonte. C'est une vraie cuvette. En haut de la route, une fois passé le virage, j'aperçois ces bâtiments, les champs qui les entourent. J'aperçois cette maison. Chez moi. Je suis chez moi, ça y est.

Les murs, ils me reconnaissent ?

Je prends la voiture. J'ai envie, j'ai besoin de voir la mer. J'emprunte la voie romaine de Tréduder. Il n'y a que des champs autour de cette petite route. Je croise une voiture, on mord le fossé chacune pour pouvoir passer. Sur ma droite, un immense champ en pente, quelques vaches qui paissent tranquilles, des arbres, et juste derrière : la mer. Aujourd'hui, elle est haute. Je descends et arrive juste devant.
J'enlève mes chaussures et entre mes pieds dans le sable. Mes yeux balaient de droite à gauche : Trédrez-Locquémeau, Saint-Michel, la baie de Saint-Efflam, et là-bas derrière Locquirec. La mer a recouvert le rocher rouge, a chassé les chars-à-voile. Je sens le vent dans mes cheveux. Je vois les poils se dresser sur mes bras nus. Par terre, les algues vertes se prélassent, se moquent de nous, les passants. J'entre mes pieds dans l'eau en m'attendant à ce qu'elle soit plus froide. Je plonge mes mains dans l'eau et les pose sur mon visage. J'entends le bruit des vagues. Certaines viennent s'écraser sur mes jambes, toujours plus haut. Elles ont gagné, le bas de ma robe est mouillé.

Revoir les visages, *rattraper le temps perdu*. Rien n'a changé, mais rien n'est jamais pareil.
Petit à petit, je sens que je ne suis plus (d') ici.
« Alors, comment il va le p'tit Suisse ? » Avant c'était « Alors, la Parisienne ? » Avant encore « Alors, la Lyonnaise ? », et avant « Alors, comment elle va la Brestoise ? »

Je ne suis plus là. Même si je n'étais pas si loin, je ne serais quand même plus (d')ici. Et je ne suis pourtant pas d'ailleurs non plus. Je suis *à* Lausanne mais je ne suis pas *de* Lausanne. Je ne suis ni ne me sens Lausannoise. C'est bizarre tout ça.
En breton, un émigré on l'appelle « a divroad », mais littéralement ça se rapprocherait plus d' « apatride ». Les lettres mutent souvent en breton, aussi faut-il entendre dans *vro* de divroad *:* bro, le pays. Ce mot veut dire « qui n'a pas de pays », ou plutôt un divroad ce serait « un sans pays ».
Je ne sais pas si l'orthographe est juste. Le breton est une langue orale, c'est la langue maternelle de mes deux parents, grands-parents, arrière-grands-parents, etc. Mais c'est le français qu'ils ont appris à lire et à écrire à l'école. Et c'est aussi le français qu'ils m'ont transmis.
Le breton écrit, ils ne le connaissent pas, ni personne de ma famille.

À mon grand regret, je ne le parle pas. Je le baragouine un peu. Je dis « baragouine » parce que ce mot est dans le dictionnaire de la langue française alors qu'il vient *grosso modo* du breton. Pour la petite histoire, les soldats bretons de la guerre 14-18 (véritables chairs à canon, ils étaient envoyés sur les premiers rangs des champs de bataille, causant une grande chute démographique en Bretagne à l'époque) parlaient entre eux en breton sans se faire comprendre des autres soldats français qui entendaient comme sonorité essentiellement « bara » et « gwin ». Le premier signifie le pain, le second le vin. La base. De bara et gwin est arrivé ce verbe que nous connaissons pour désigner une parole confuse, du charabia.
Bara, *barbares*...

Je suis peut-être une divroad.

En tout cas, cette langue, j'en éprouve un amour fort, puissant. Du fait qu'elle soit la langue de ma mère, de mon père, pour moi c'est ma langue maternelle. Pourtant, je ne la parle pas, pour l'instant.

« La langue maternelle est à nulle autre pareille non seulement parce que c'est la langue de la mère, et que de mère on n'en a qu'une, mais parce qu'elle fabrique votre être dans une imbrication de nature et de culture indémêlables. Comment « avoir » une langue sans « être » par là même fabriqué par ce bain sonore de signifiant et de vie, sans qu'elle vous ait? »[37]

Je vérifie dans le dictionnaire, et m'étonne de ma découverte :

Divroad, apatride
Divroat, étranger

Un divroad est quelqu'un qui n'*a* pas de pays, tandis qu'un divroat est quelqu'un qui n'*est* pas du pays. La différence entre les deux tient en une lettre, la dernière.

[37] *La Nostalgie*, Barbara Cassin

Je décide de prendre de nouveau la route en direction, d'un certain point de vue, du bout du Monde : Brest.

Par *nostalgie*, ou du moins peut-être pour être sûre que je suis vraiment de retour, je choisis la fréquence de RKB, la radio Kreiz Breizh (radio centre Bretagne) Des airs de bignou m'accompagnent sur la RN12. Les panneaux se succèdent les uns derrière les autres.
Morlaix, Quimper, Brest, Pleyber-Christ, Carantec, Saint-Thégonnec, Cléder, Landivisiau, Landerneau...

La vitesse autorisée diminue, j'arrive à un grand rond-point, je prends la troisième sortie.

Je passe devant Kerichen, *mon* lycée. Je monte la rue. Le *Jupiter* est toujours au même endroit. Je doute de ma mémoire, de quelle rue est en sens interdit. J'arrive au rond-point de Strasbourg, je découvre les rails du tramway.
J'avais quitté Brest dans les travaux de la rue Jean-Jaurès. Les marteaux-piqueurs m'avaient accompagnée chaque matin en allant à l'école, et me sortaient de mes rêves si j'avais une matinée de temps libre. Je ne suis jamais montée dans ce tram.
Je déjoue les pièges des sens circulatoires des rues et me gare sur le parking de Kerfautras.

« Me voici encore une fois à Brest, dans le bruit de la rue et le souvenir des anciens temps qui monte comme un flot. »[38]

J'arrive place Guérin, par la rue du *Café de la plage*. Toujours au même endroit aussi celui-là, pas bougé. Les bourrés qui braillent sur leur banc avec leur 8,6 non plus n'ont pas bougé, ni les joueurs de pétanque.

[38] *Brest*, Pierre Mac Orlan

Je traverse la place en m'attardant comme toujours un petit peu devant ce tag. *Clément, ni oubli, ni pardon,* à la mémoire d'un jeune anti-fasciste tué à Paris en 2013. Il était Brestois.
Je descends la rue Jean-Jaurès, le tram me dépasse. La place de la Liberté et mes souvenirs des jeudis soirs sont toujours là. Je fais un détour en direction de la gare pour passer devant le Quartz, la scène nationale.

« Si l'on débarque un matin, au petit jour, dans la gare de Brest on constate que c'est bien une gare de fin de terre européenne, une gare d'extrémité un peu mortifiée, une gare qui donne accès à toutes les choses qui n'ont plus rien à voir avec la terre, ses routes conquises par les automobiles et ses voies ferrées qui laissent des traces brillantes la nuit. L'Europe de l'est à l'ouest, aboutit à cette gare discrète, calme, un convoi toujours habité par des figures attachantes. On ne vient pas à Brest pour jouir de la vie, montrer l'élégance d'une robe ou refaire du sang, au soleil. C'est ici que l'aventure se mêle au vent de la mer. Mais ce qui donne un charme incomparable et délicat à la ville, c'est qu'elle ne tourmente que l'imagination des hommes et qu'elle s'insinue perfidement, d'histoires en histoires, de souvenirs en souvenirs, de chansons en chansons. »[39]

Rue du Château, je longe les murs du conservatoire où j'ai eu mes premiers cours de théâtre, où pour moi tout est né là. Étrangement, je ne reconnais pas l'endroit. Je ne le voyais pas si bas. J'ai du mal à reconnaître le bâtiment. Mais, aucun doute possible, c'est bien là.
Un petit crachin se fait sentir, accompagné d'un léger vent. J'ai l'impression, dans mes souvenirs,

[39] *Brest*, Pierre Mac Orlan

qu'avant, quand je vivais là, à Brest, en Bretagne, je n'aimais pas du tout cette pluie, cette humidité, avoir les mains mouillées. Surtout l'été ! À mon grand étonnement, cette fois, non seulement ce crachin (c'est comme une petite bruine) ne me dérange pas, mais en plus je l'apprécie. Je continue ma route avec ces petites perles qui me couvrent de plus en plus les cheveux, les faisant boucler encore davantage. Je passe devant le château et aperçois en bas le port.

« Quand il pleut sur le port de commerce, tout devient irréel et embrouillé. On ne sait plus très bien où commence la mer et où finit le ciel. Les rives se déplacent au gré de l'imagination. Et l'on croit qu'en prêtant bien l'oreille on peut entendre l'infernale sirène du Stiff. »[40]

Je me range dans un bistrot en attendant la prochaine éclaircie.

Pourtant la plupart des Brestois,
S'ils avaient le choix ne partiraient pas
Ça paraît con, mais ils y croient :
Brest, c'est Byzance !

Je repense à tout ça.
C'est vrai, je pensais arriver à Brest directement depuis Istanbul, et rentrer chez moi après, faire ce détour. Je n'ai pas dû trouver l'amusement ni l'énergie pour le faire vraiment, finalement. Le jeu avait comme un mauvais goût de performance, et pour moi il n'en valait pas la chandelle. J'ai culpabilisé. J'ai eu l'impression de « tricher ». Je me suis demandé si vraiment je ne pouvais pas faire cet effort, ce petit détour, et inscrire la diagonale Istanbul-Brest dans mon livre des records personnels. Je me suis dit que sûrement je n'aurais plus l'occasion de le faire plus tard. Oui.
Mais non.
Qu'est-ce que ça m'aurait apporté ? Qu'est-ce que ça m'aurait appris ?
Le proverbe africain résonnait en moi. Je ne voulais rien avoir à prouver à qui que ce soit, sinon moi-même. C'est pourquoi j'avais décidé d'aller à Brest plus tard. Me laisser apprécier chez moi, mon vrai chez moi, ce que j'imagine être mon vrai chez moi, ou que j'espère qu'il le soit toujours pour ne pas devenir

divroad.

[40] *Brest*, Pierre Mac Orlan

Bibliographie

- Barbara Cassin, *La nostagie*, Paris, Editions Autrement, 2013
- Nicolas Bouvier, *Le poisson-scorpion*, Paris, Editions Gallimard, 1982
- W.G Sebald, *les Émigrants*, Actes Sud, 1999
- Bertold Brecht, *Dialogues d'exilés*, Paris, l'Arche, 1965
- Orhan Pamuk, *Istanbul*, Paris, Editions Gallimard, 2007
- Hervé Hamon, *Un amour de Brest*, Brest, Dialogues Editeur, 2008
- Pierre Mac Orlan, *Brest*, Paris, Editions Gallimard, 1966
- Nimet Arzik, *Anthologie de la poésie turque (XIII-XXè s.)*, Paris, Editions Gallimard, 1968
- Frédéric Pajak, *L'immense solitude*, Lausanne, Editions Noir sur Blanc, 2010
- Ernesto Che Guevara, *Voyage à motocyclette*, Editions Mille et une Nuit, 1997
- Frédéric Pajak, *Manifeste incertain 1*, Lausanne, Les Editions Noir sur Blanc, 2012
- Barbara Cassin, *Après Babel, traduire*, Marseille, Actes Sud, Mucem, 2016
- Le magazine XXI, n°28, *Le Mystère Turc*, Printemps 2017
- Hans Christian Andersen, *La petite sirène*
- Orhan Pamuk, *Mon nom est rouge,* Istanbul, Iletişim Yayınları, 1998
- Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Zones sensibles, 2013
- Jean-François Pérouse, *Istanbul Planète, la ville-monde du XXIè siècle*, Paris, La découverte, 2017

Emissions de radio et transcriptions

- Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour en Grèce ancienne*, Les « Lundis de l'Histoire », France Culture, lundi 26 juin 1989
- Jean-Claude Ameisen, *Arpenter le monde* 1 et 2, « Sur les épaules de Darwin », France Inter, samedi 25 février 2017 et samedi 18 mars 2017
- Barbara Cassin, *Prendre langues*, entretiens avec Barbara Cassin à l'institut hospitalier de psychanalyse de Sainte-Anne, décembre 2016
- Vinciane Despret, *Construire en nous,* 3 décembre 2013

Filmographie

- Fatih Akın, *Head-on*, 2004
- Nuri Bilge Ceylan, *Les climats*, 2006
- Nuri Bilge Ceylan, *Uzak*, 2002
- Vicente Aranda, *Cambio de sexo*, 1975
- Grant Gee, *Innocence of memories,* 2015
- Laetitia Carton, *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd*, 2016

Claire de Ribeaupierre,
Delphine Rosay,
Oscar Gomez Mata,
Bertrand Bochud,
Christophe Jacquet,
Géraldine Chollet,
Sophie Le Jeune,
Jean-Baptiste Le Bour,
Joscelin Denis,
Kévin Martos,
Cécile Goussard,
Guillaume Miramond,
Morgane Grandjean,
Angèle Colas,
et toute la promotion I,
Ali,
Işak,
Moha,
Salih,
Ayşe Gül,
Yves et Pierrette Le Jeune,

***Teşekkür ederim**,*
***Trugarez vraz**,*
Merci.